



LES PENSIONNAIRES ANTONIN POTTIER

Antonin Pottier est maître de conférences de l'École des hautes études en sciences sociales. Ses centres d'intérêt incluent les conséquences socio-économiques du changement climatique et de sa limitation, l'histoire de la pensée économique et de ses liens avec l'environnement, le rôle de la discipline économique dans la décision publique. Dans *Comment les économistes réchauffent la planète* (Paris : Seuil, 2016), il a étudié le diagnostic du changement climatique posé par la littérature économique et les solutions qu'elle propose. Il a édité récemment *Concilier économie et écologie : les textes fondateurs du CIREC*, Presses des Ponts, 2023. Il réfléchit présentement aux interactions entre la justice sociale, les inégalités et les mesures de réduction des émissions. – Adresse : Chaire économie et soutenabilité, EHESS, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris, France. E-mail : pottier@centre-cired.fr.

J'arrive par le sentier, comme tous les matins. L'air est frais, et clair le temps. Un trille me surprend et me fige ; je ne veux brusquer personne. Je repère le chanteur, bien accroché sur une branche du lilas. Perché à bonne distance des dangers du sol, couvert par le feuillage, il vocalise. Sa gorge orange palpite, son bec entrouvert. Quel plaisir de voir un rouge-gorge et d'entendre son chant. Il me salue et je le salue en retour, rasséréiné par sa musique.

Je m'avance vers la porte et tends instinctivement le doigt vers un bouton au milieu du mur. Quelle est cette nouvelle sonnette ? Je m'arrête au moment de presser. Au bout de mon ongle, une boule épineuse, compacte, deux yeux et des ocelles, huit longues pattes qui dessinent une toile d'araignée dont les nervures radiales auraient été soulignées au khôl. Je laisse là le faucheur et j'entre dans le bâtiment.

Je profite de la douceur du matin pour petit-déjeuner. Entre le hêtre et le bouleau, une trouée du feuillage me laisse entrevoir un saule. À son pied, le lac étale ses eaux perses. Des algues font des poches jaunes qui maculent sa surface immobile. J'imagine dans quelques heures la ronde des agrions et des sympetrum sur ses berges, les éclaboussures des baigneurs. En attendant, le calme règne ici. Sur la terrasse déserte, l'écho des conversations passées résonne peu à peu en moi. Les images des jours défilent dans une théorie troublante, pellicule de l'année enroulée sur elle-même, superposant les saisons, les thèmes, les personnes, les plats. Un brouhaha de couverts heurtés, de remarques et d'arguments, de découvertes et de réfutations, de rires, tout se mêle et se mélange, magma indistinct, bribes de discours qu'il faudra peut-être classer, ordonner, ranger.

Quatre ailes blanches viennent à passer. La piéride s'est posée sur un replat de la pente douce qui monte vers le bosquet. Elle replie ses ailes, recouvre ses antérieures de ses postérieures et se repose quelques instants. Les herbes toutes à même hauteur troublent ma vision. Les points jaunes des crépides, les blancs des pâquerettes, le vert de la pelouse, le bistre des mousses desséchées, tout est affecté d'un léger flou. La piéride finit par se confondre avec les pâquerettes qu'elle visite. Plus près de moi, les abeilles atterrissent sur les boutons jaunes des porcelles, butinent, s'élancent et recommencent.

J'entre dans mon bureau. Sa blancheur saute aux yeux. Nettoyé de ses livres, débarrassé de ses papiers, il a retrouvé l'aspect qu'il avait à mon arrivée. Les étagères sont vides, la table nette, les sièges rangés, dossiers remontés. Un espace vierge dans lequel on peut projeter sa pensée, déployer ses idées. Un nouvel élu occupera bientôt ma cellule dans cette abbaye de Thélème.

La lumière entre par les larges vitres, tamisée par les feuillages de l'acacia et du charme. En hiver, le soleil se levait vers les chênes de la rue, il montait péniblement sur l'horizon et ne parvenait jamais clairement jusqu'à ma table de travail, bloqué par l'ample bâtisse de l'autre côté de la haie. Au printemps, il dardait ses feux sur moi à travers les branches dénudées, m'aveuglait tant et si bien que je devais me résoudre à tirer les rideaux. J'appréhendais l'été et sa lumière crue, mais, maintenant, les rayons venus du zénith ne frappent qu'une mince bande le long des fenêtres. Doux et quiet, l'éclairage est idéal pour l'étude.

Long trait noir contrastant sur le blanc, un ichneumon est suspendu au plafond. Je dois à nouveau me munir de mes outils, une feuille et un verre à pied, pour le capturer puis le relâcher à l'air libre. J'ai acquis une certaine dextérité dans l'exercice, pour l'avoir tant pratiqué sur les asilides et les guêpes, surtout, qui venaient me rendre visite. Autant les cris des enfants, les grincements de la balancelle, le frou-frou du robot tondeur ne me

dérangeaient pas, autant le zonzon des guêpes avait le don de m'agacer. D'une mouche on a toujours l'espoir qu'elle parte d'elle-même après quelques tours de piste, mais la guêpe s'entête contre la vitre. Elle a décidé d'aller dans cette direction, elle ira, inconsciente de l'obstacle qui se dresse. Elle vole, vole, constamment retenue, et s'épuise. Dérangé par ce bourdonnement incessant, incapable de me concentrer sur autre chose, il me fallait chasser l'intruse et sauver la captive. Le tout sans me faire piquer.

En parlant de piquêre, je me souviens de ce moment de frayeur lorsque l'air s'emplit d'un bruit terrible. La guerre aux portes de l'Europe frappait-elle finalement ici ? J'attribuai à une machine ce vrombissement sensationnel, mais ma méprise fut de courte durée. Un frelon fonçait vers moi. Imposant par sa grosseur, terrifiant par ses bandes jaunes et noires, les ailes battant une cadence infernale, il allait me percuter pour sûr. Il entra dans la pièce – je fis un mouvement de recul –, vira de bord et repartit, aussi rapidement et bruyamment qu'il était arrivé. Je fermai précipitamment la fenêtre et pus savourer le dénouement inespéré de cette attaque imprévue.

L'ichneumon enfin enclos dans l'hémisphère de verre, je ne résiste pas à la curiosité de le détailler. Quelle étrange bestiole tout de même. Un corps allongé recouvert par des ailes aux reflets irisés, des pattes oranges et noires, des yeux exorbités prolongés de fines antennes. Elle pourrait malgré tout passer inaperçue, n'était-ce cette tarière, long fil qui prolonge démesurément son abdomen, au point qu'on pourrait confondre appendice et principal. J'enlève la feuille, elle s'envole, elle chassera mieux dehors.

Je m'appuie sur le rebord de la fenêtre et m'attarde sur ce coin de verdure maintes fois contemplé. Le ballet des syrphes se poursuit, immuable. Chacun stationne dans la bulle qu'il a délimitée, attentif au moindre mouvement, prêt à défendre son territoire aérien. L'un d'eux, averti par un signal repéré de lui seul, brusquement fonce vers la menace, déclenchant par ricochet l'alarme et le mouvement des autres. Ce sont, pendant de brefs instants, des traits qui fusent, des vols en piqués, un roulé-boulé d'ailes et de pattes, avant que chacun reprenne une position stationnaire, jusqu'à la prochaine incartade.

Des coups sourds me font lever les yeux. Je connais cette branche qui part à l'équerre du tronc du robinier-acacia, avant de s'incliner et de se diviser en rameaux moussus. Morte, elle semblait toujours prête à casser lorsque l'écureuil, sa queue rousse en étendard, la dévalait pour mieux sauter plus loin. Tout près du tronc, elle subit désormais les attaques rythmées d'un bec puissant, porté par une tête noire, à la tache blanche entourant l'œil, rehaussée d'une nuque ponceau. Fermement agrippé, le pic épeiche déchiquette l'aubier, découvrant une marque claire sur l'écorce sombre.

Plus bas, une demoiselle visite les feuilles du charme, fragile bâton bleu virevoltant de l'une à l'autre. Ah, le charme ! Je ne l'avais pas remarqué au début. Dépouillé par l'hiver, il se tenait coi, jusqu'à ce que, poussé par le lieu, il s'insinue peu à peu en moi. Ses branches caressaient mes fenêtres, pénétraient mon espace, je ne pouvais que m'en remettre à lui et me placer sous sa coupe. Quel être fantastique, quelle chimère ! Son tronc tourné vers l'ouest se déplie à étages réguliers avant de se perdre dans la houppe, des lianes courent en son long, baleines rugueuses d'un corset de verdure. Il en résulte une mosaïque de couleurs, de ports et de textures ; s'entremêlent le vert profond du lierre et le tendre du charme, les rameaux dressés et ceux courbés, les bords lisses et dentés, le satiné et le froissé.

Je mis longtemps à comprendre qu'il était le chemin qu'empruntaient les fourmis que je retrouvais dans mes brouillons, lorsque je consultais mes notes, intrigué par ces passagères errantes, visiblement égarées dans ces couches de papiers. Aujourd'hui, pas de fourmis. Certaines feuilles ont jauni, d'autres sont minées par les chenilles, entortillées par les nymphes, et les fruits nombreux, protégés par leur gaine trifide, font ployer sa silhouette, promesse d'une perpétuation.

La petite lampe qui, les après-midis d'hiver, éclairait mes lectures est inutilisée depuis longtemps. Dressée, raide, peinée, me reprochant peut-être mon abandon. Une épeire diadème en a heureusement fait son tuteur et a tiré de longs fils jusqu'aux montants de la fenêtre. Cette charpente accueille une spirale d'une surprenante régularité, soutenue de fines traverses. Je regarde l'épeire au centre de son domaine, la tête vers le bas, ses quatre premières pattes courbées vers l'avant, deux horizontales et deux encore laissées en arrière. Elle attend je ne sais qui, je ne sais quoi, et me montre son ventre orangé, l'extrémité noire de son abdomen, ses pédipalpes. Ses pattes translucides sont cerclées de noir. Je ne veux pas déranger le piège patiemment tissé qui la nourrira et dois me contorsionner pour apercevoir la croix de taches blanches qui orne son dos. Elle est bien installée, elle passera l'été ici. Je donne un tour de clef définitif à mon bureau.

Je descends et sors par la porte de côté. On part à la dérobée, comme si l'on ne partait pas vraiment, comme si l'on pouvait toujours revenir. Un geste anodin, tel un propriétaire quelconque portant sur le trottoir les branchages taillés de son jardinet, un pas au-dehors, un pas au-dedans, hésitant sur sa destination finale. N'est-ce pas moi Grimm, dont le nom est négligemment inscrit sur la boîte aux lettres, sur une plaque qui semble, comme moi, être là depuis toujours ? Sortir par l'entrée principale serait par trop solennel : parcourir l'esplanade, descendre quelques marches comme on quitte un festival, défiler entre ces deux murailles, la façade sévère et brune, rehaussée de son portique à l'antique et de sa

tour qui me regarde de travers, son pendant de verre, ondulé et transparent comme un rêve moderne, hésiter sur le chemin à prendre pour contourner l'érable, franchir d'un pas qu'on souhaiterait décidé le seuil de la propriété mais se retourner vers la plaque de l'insitution, soupirer et ne pas s'empêcher de saluer les m nes de l'ancien maire, quel sens cela aurait ? Mieux vaut encore la petite porte.

Je longe le mur, les yeux fixés sur mes pensées. La vigne vierge le recouvre de ses rameaux, morts et vivants entremêlés, lancés dans une extension sans cesse reprise et sans cesse contrariée. Mon regard erre sur les pavés brunâtres, mon pas mal assuré trébucher sur leurs aspérités. Les pavés eux-mêmes semblent agités d'un tremblement, je les vois bouger, sautiller, aurais-je la berlue ? Je reprends mes esprits et un petit carré bondit à mes pieds. Quelques moments de concentration et je discerne des pattes qui s'élancent, un corps verruqueux qui les accompagne, tiré par des yeux globuleux. Minuscule comme une phalange, un crapaud croise ma route, si parfaitement camouflé que j'ai manqué de l'écraser. Quelle transhumance a-t-il entreprise ? Vient-il du lac de droite, se dirige-t-il vers le lac de gauche ? Parviendra-t-il seulement à destination ? Il poursuit ses sauts, oublieux de ma présence, tendu vers son but, et se perd dans le lierre qui rampe au sol. Un moment encore les feuilles bruissent de ses bonds, le silence retombe. J'ouvre le portillon, je me retrouve dans la rue. Je suis parti.